

**Fabien BELLAT, *Douchanbé. Palimpsestes urbains au Tadjikistan*. Paris : autoédition, 2021, 124 p.**

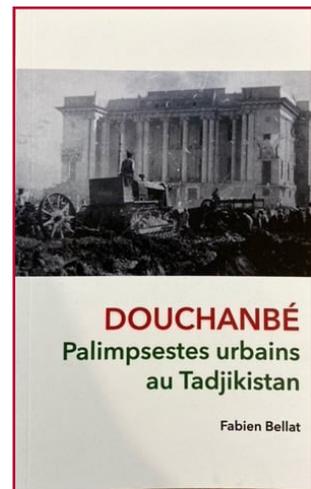
**Paul WOLKENSTEIN**

Doctorant  
INALCO Paris (FR)  
[paul.wolkenstein@inalco.fr](mailto:paul.wolkenstein@inalco.fr)

Doi : 10.5077/journals/connexe.2022.e1026

Copyright: © Paul Wolkenstein 2022. Published by [CeVinol](http://www.inalco.fr) of the Université libre de Bruxelles and the [Global Studies Institute](http://www.globalsciences.institute) of the University of Geneva. This is an open access article distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Dans la première partie de son ouvrage, Fabien Bellat revient sur l'urbanisme et l'architecture des années 1920, en replaçant le cas tadjik dans une perspective plus large, à l'échelle de l'Union soviétique entière. Alors que se développe dans les grands centres urbains soviétiques une architecture liée à l'avant-garde russe, la fondation de Douchanbé témoigne d'un constructivisme moins inventif qu'ailleurs en URSS. C'est le style prolétarien qui habille les façades des premiers bâtiments (poste, hôpital et autres édifices mis en avant par le régime) de l'axe principal de la ville : l'avenue Lénine. La plus grande difficulté à laquelle doit alors faire face le Tadjikistan, comme l'explique l'auteur, est de ne compter sur place presque aucun urbaniste ou architecte. Les autorités sollicitent alors des professionnels de la construction, essentiellement de Léninegrad, d'où viennent tout au long de la période soviétique la plupart des architectes impliqués dans le développement urbain de Douchanbé. Pour certains d'entre eux, comme Pëtr Vaulin (1880–1945) ou Sergej Kutin (1906–1964), qui quittent la Baltique pour les périphéries orientales de l'Union soviétique, cette période de grands travaux devient même un « tremplin de reconnaissance », selon Fabien Bellat.



Dans la seconde partie, plus conséquente, l'auteur revient sur la période pendant laquelle Douchanbé devient capitale sous le nom de Stalinabad, de 1929 à 1961. Durant l'ère stalinienne précoce, les bases d'un plan général de la ville sont posées, et la tâche des architectes consiste à enrichir le tissu urbain en équipements institutionnels, de manière à légitimer son rôle de capitale. Dans les années 1930, l'architecture stalinienne fait son entrée au Tadjikistan, et les architectes s'initient à la combinaison de l'académisme et de la particularité nationale. Le « dorique rouge »<sup>1</sup> envahit alors Douchanbé, dans une inspiration orientaliste où le néoclassicisme côtoie certaines valeurs locales. On voit apparaître dans la capitale tadjike de monumentaux édifices couverts de corniches, frontons et colonnes, dont les chapiteaux rappellent par certains aspects l'architecture médiévale islamique.

L'auteur décrit également les apports « majestueux » au schéma urbain initial que l'on doit à l'éminent architecte russe Nikolaj Baranov (1909–1989), également léningradois, qui y ajoute des désaxements successifs, générant un plan grandiloquent qui relève de « l'absolutisme monarchique ». Cette emphase se concrétise par la conception de la place en « patte d'oie » au centre de laquelle se trouve l'Opéra de Douchanbé, et où le pouvoir stalinien désire rassembler les masses autour de la musique. Fabien Bellat s'attarde sur l'architecture « triomphante » de cet édifice qui est livré pendant la Seconde Guerre mondiale, alors que les combats font rage dans l'Ouest soviétique et que des milliers de réfugiés, dont des architectes, sont évacués au Tadjikistan.

Dans la troisième partie, Fabien Bellat évoque l'évolution de l'urbanisme de Douchanbé après le dégel khrouchtchévien et le XX<sup>e</sup> congrès du PCUS de 1956, au cours duquel le pouvoir soviétique révoque les dérives staliniennes, non seulement dans leur dimension sociale mais aussi architecturale. Les acteurs de la construction doivent désormais se dispenser d'excès dans l'ornementation et se concentrer sur le fonctionnalisme des bâtiments. L'auteur détaille les conséquences de l'arrivée de l'industrialisation dans la construction à Douchanbé, et notamment l'apparition de dominantes verticales dans la silhouette urbaine. Il explique également comment, au début des années 1960, un autre architecte de Léninegrad, Vsevolod Veselovskij (1914–2001), règle la question de la formation des architectes locaux en créant un département dédié à cette discipline à l'Université de Douchanbé. Fabien Bellat décrit aussi en détail les principaux projets relevant du modernisme soviétique et de ses différentes ramifications : du fonctionnalisme pur d'Eduard Erzovskij (1938–) à l'origine de la Maison de l'Éducation politique (1974), au modernisme régional du tadjik Erkin Salihov (1935–2002) à qui l'on doit la Maison des Écrivains (1977), en passant par l'excentrique Jurij Parhov (1943–2012), largement influencé par le style métaboliste japonais. Au Tadjikistan, les bureaux d'études tentent de lier principes traditionnels, modernité architecturale et respect des normes sismiques imposées à raison. L'ère brejnévienne est également marquée, selon Fabien Bellat, d'une part par la profusion de mosaïques qui viennent recouvrir certaines façades sous forme de fresques monumentales, et d'autre part par la multiplication dans l'espace public de statues représentant des héros socialistes ou nationaux.

La période abordée par l'auteur dans la dernière partie est celle de l'indépendance du Tadjikistan, qui fait suite à la guerre civile de 1992–1997, dans le contexte de la dislocation de l'URSS. Après des années de violence et de pénuries, la capitale retrouve une stabilité qu'elle n'avait pas connue depuis longtemps. Le nouveau pouvoir en place, représenté par l'autocrate Emomali Rahmon (au pouvoir depuis 1992), aspire à métamorphoser le paysage urbain pour marquer la décommunisation et l'émancipation de son passé soviétique. La plupart des architectes russes ayant émigré en 1991, les autorités se tournent vers les architectes locaux pour concevoir de fastes édifices néo-tadjiks aux allures de palais. Les suppressions patrimoniales sont légion et la capitale se pare d'équipements pompeux, à l'image d'autres capitales centre-asiatiques comme Achgabat (Turkménistan) ou Nour-Soultan (Kazakhstan). Le renouveau religieux qui fait suite au communisme est par ailleurs

symbolisé par la construction de la Mosquée centrale et du Centre ismaélien de Douchanbé. La nouvelle esthétique architecturale vantée par le pouvoir reflète, selon l'auteur, un « syncrétisme culturel » et traduit la volonté de fédérer le peuple tadjik.

Pour conclure, Fabien Bellat finit par exposer ses souhaits pour l'avenir de Douchanbé, malgré un pessimisme à peine masqué. D'abord une meilleure gestion des édifices historiques, mais aussi la fin de la systématique méthode patrimoniale tadjike post-indépendance, qui consiste à toujours réécrire le discours urbain sans convoquer les questions de politique mémorielle. L'auteur soutient la modernisation de cette capitale, mais défend un changement de tactique concernant ce renouvellement urbain. Selon lui, construire de nouveaux équipements emblématiques qui permettent à Douchanbé de conforter son statut de capitale tout en préservant au mieux sa mémoire urbaine est un processus complexe, mais possible.

---

## Note

- 1 Une forme de dorique ; cet ordre architectural antique, ici mis en œuvre dans un contexte marxiste.

Open Access Publications - Bibliothèque de l'Université de Genève  
Creative Commons Licence 4.0

